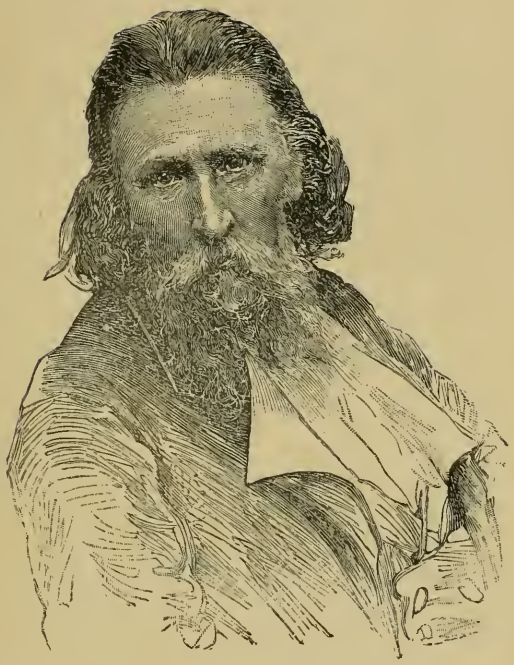
PQ
2207
.C54Z57
1893

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/loncladelnotes00bern



LÉON CLADEL

Cliché de la *Revue Moderne*, d'après la photographie Benque.

JUIN 2 6 1972

ROBERT BERNIER

LÉON CLADEL

NOTES ET SOUVENIRS D'UN AMI

AVEC PORTRAIT

(Extrait de la REVUE SOCIALISTE)

Prix : 60 Cent.

En Vente au profit de la Souscription pour le Monument Cladel à Paris.

PARIS

Librairie de la *Revue Socialiste*
10, Rue Chabanais, 10

Librairie de la *Revue Moderne*
(Bibliothèque des Modernes)
10, Rue Monge. 10

1893

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2207
C5 1250
1913

LÉON CLADEL

Fils d'un modeste bourrelier que, plus tard, il devait immortaliser sous son nom de Compagnon du Devoir *Montauban tu ne le sauras pas*, notre maître et notre ami quitta, vers les vingt ans, le pays quercinol où il était né pour s'en venir à Paris (1).

Il devait y faire son droit, selon la volonté paternelle..., mais il trouva mieux que la qualité d'avocat ou de notaire pour défendre la veuve et l'orphelin.

Emile Zola a rendu le plus éclatant des hommages qu'il pouvait rendre à un rival en disant la loyauté irréprochable, la vie exempte de compromission, tranchons le mot, l'héroïsme de Léon Cladel.

Jamais en effet, « le digne entre les dignes, le fier entre les fiers, le probe entre les probes, l'honneur et l'orgueil de notre métier » comme l'a écrit Séverine, ne connût une défaillance.

Il était pauvre à son arrivée à Paris, il est mort pauvre.

Et ce renom d'intégrité est le plus noble des héritages que pouvaient souhaiter les chers siens — sa vaillante chère femme, sa courageuse fille aînée, ses doux et mignons enfants.

Sorti du peuple, Cladel est resté dans les rangs du peuple, — vivant de sa vie, en conservant toute la foi, tous les enthousiasmes, souffrant des mêmes souffrances. Ce qu'il avait appris, ce qu'il savait ne l'avait pas éloigné de sa race ! Il se servait de sa science simplement pour la cause du peuple, heureux de pouvoir

(1) Léon Cladel est né le 16 mars 1833, rue Ville Nouvelle, à Montauban, de Pierre Cladel et de Rose Montastruc.

combattre plus utilement pour le peuple, de gagner à la cause plébéienne quelques nouveaux adeptes, quelques nouveaux soldats !

Si la voix de Cladel n'a pas été mieux entendue à l'époque où nous sommes ! — tôt ou tard elle aura son retentissement. Si le Peuple n'a pas mieux compris Cladel, c'est d'ailleurs parce que le Peuple, trop longtemps tenu dans la servitude, n'était pas encore digne de comprendre une œuvre si noblement belle.

Et Cladel, comme l'a remarqué justement Xavier de Ricard, ne crût pas que, sous prétexte de *démocratiser l'art*, il put le *vulgariser*.

Notre regretté maître a été un apôtre de la vérité, il a été surtout — et c'est là le grand exemple de sa vie — une des plus humaines et des plus belles personnifications de la Bonté, — non point peut-être de la Bonté passive et résignée, mais de la Bonté active et révoltée qui veut que l'Amour soit basé sur la Justice !

Car, s'il était doux, accueillant aux humbles, aux ignorants, aux pauvres, il avait la robuste et sainte haine de tous les parasites, de tous les exploiteurs de l'Humanité. A ceux-là, certes, — et il avait bien raison ! — il préférait les gais moineaux francs qui picoraient à sa fenêtre, les bons toutous fidèles, toute l'animalité qui ne demande qu'à vivre en paix avec l'homme et en sa compagnie.

Hélas ! pourtant, il aurait eu quelques droits de mépriser les hommes lui, ce vrai saint, à qui les trahisons n'avaient pas été ménagées !... N'est-ce pas, ô vous Tous, gens de haute et basse littérature qui avez attendu sa mort pour dire ce qu'il avait fait, ce qu'il valait, ce qu'il était ce grand, ce noble artiste, cet admirable citoyen !...

Mais que lui importait votre Envie !.. que lui importaient vos posthumes admirations ! — il avait prévu vos dithyrambes, il les avait jugés ; — parfois avec un malicieusement tendre sourire accompagné d'une tape brusque sur une épaule amie, il disait qu'on lui rendrait justice plus tard ! — même en son pays natal !

Rien ne pouvait l'arrêter dans l'accomplissement de son œuvre.

Peu après son arrivée à Paris, Cladel collabora à la *Revue Fantaisiste*, et fit la connaissance de Baudelaire. Vers les mêmes temps il devint l'ami de Gambetta.

A ces premières amitiés il demeura toujours fidèle — il n'était pas de ceux qui ne savent pas se souvenir — mais il garda plus de fierté peut-être de l'amitié du poète que de celle du tribun ; dont il s'éloigna d'ailleurs, dès que vint la fortune politique...

Quand Gambetta parvenu au pouvoir fit offrir à son ancien

compagnon de lutte, le ruban rouge ! — Cladel qui le méritait cependant mieux que tant d'autres refusa sans tapage, mais fort résolument cette distinction.

Et quand mourut le tribun, Cladel s'abstint de paraître aux funérailles, mais tout ce jour-là demeura triste et pensif, à la fenêtre de son cabinet de travail, en regardant Paris.

Cladel avait rompu, au reste, avec bien d'autres camarades de naguère — devenus députés, sénateurs, ministres, présidents de cour, pourvus de grasses prébendes.

Mais de Baudelaire il devait garder à jamais un pieux souvenir.

« Ah ! quand il parlait de celui-là quelle flamme rajeunissait ses traits, quelle vibration animait sa parole » a remarqué Sèverine.

En Baudelaire il trouva non seulement un ami, mais aussi un maître — qu'il devait d'ailleurs égaler — et peut-être son véritable initiateur.

Dans la dédicace de la *Fête Votive de saint Bartholomée porte glaive* — Cladel dit bien qu'il n'a manqué qu'une seule vertu à Baudelaire « la foi civique » mais il déclare aussi que Baudelaire était un républicain de la veille.

C'est qu'il n'avait pas oublié — il nous la citait encore il y a un an à peine — l'admirable préface que Charles Baudelaire avait écrite pour les chansons de Pierre Dupont, préface où se trouve un véritable manifeste d'art socialiste qu'on nous permettra de citer :

... « Mais par son principe même l'insurrection romantique était condamnée à une vie courte. La puérile utopie de l'école de *l'art pour l'art*, en excluant la morale, et souvent même la passion, était nécessairement stérile. Elle se mettait en flagrante contravention avec le génie de l'humanité. Au nom des principes supérieurs qui constituent la vie universelle, nous avons le droit de la déclarer coupable d'hétérodoxie. Sans doute, des littérateurs très ingénieux, des antiquaires très érudits, des versificateurs qui, il faut l'avouer, élevèrent la prosodie presque à la hauteur d'une création, furent mêlés à ce mouvement, et tirèrent des moyens qu'ils avaient mis en commun des effets très surprenants. Quelques-uns d'entre eux consentirent même à profiter du milieu politique. Navarin attira leurs yeux vers l'Orient, et le philhellénisme engendra un livre éclatant comme un mouchoir ou un châle de l'Inde. Toutes les superstitions catholiques ou orientales furent chantées dans des rythmes savants et singuliers. Mais combien nous devons, à ces accents purement matériels faits pour éblouir la vue troublante des enfants ou pour caresser leur oreille pares-

seuse, préférer la plainte de cette individualité maladive qui, du fond d'un cercueil fictif, s'évertuait à intéresser une société troublée à ses mélancolies irrémédiables. Quelque égoïste qu'il soit, le poète me cause moins de colère quand il dit : moi, je pense... ; moi, je sens... que le musicien ou le barbouilleur infatigable qui fait un pacte satanique avec son instrument. La coquinerie naïve de l'un me fait pardonner ; l'impudence académique de l'autre me révolte.

« Mais plus encore que celui-là, je préfère le poète qui se met en communion permanente avec les hommes de son temps, et échange avec eux des pensées et des sentiments traduits dans un noble langage suffisamment correct. Le poète, placé sur un des points de la circonférence de l'humanité, renvoie sur la même ligne en vibrations plus mélodieuses la pensée humaine qui lui fut transmise ; tout poète véritable doit être une incarnation, et pour compléter d'une manière définitive ma pensée par un exemple récent, malgré tous ces travaux littéraires, malgré tous ces efforts accomplis hors de la loi de vérité, malgré tout ce dillétantisme, ce *voluptuosisme* armé de mille instruments et de mille ruses, quand un poète, maladroit quelquefois, mais presque toujours grand, vint dans un langage enflammé proclamer la sainteté de l'insurrection de 1830 et chanter les misères de l'Angleterre et de l'Irlande, malgré ses rimes insuffisantes, malgré ses pléonasmes, malgré ses périodes non finies, la question fut vidée et l'art fut désormais inséparable de la morale et de l'utilité. »

Cladel nous semble bien avoir agi conformément à ces nobles souhaits de Baudelaire...

Ce fut Baudelaire qui eut l'honneur de présenter au public le premier livre de Léon Cladel *Les Martyrs ridicules.*

Mais avant de publier ce livre et encore longtemps après. Cladel eût à connaître toutes les douleurs, toutes les affres de la vie du salarié. Il lui fallut pour vivre s'employer aux abattoirs ; s'engager comme homme d'équipe au chemin de fer, — il devait s'en souvenir pour écrire son *Kerkadec*, ses *Va-nu-pieds* et tant d'autres plaidoyers d'une si généreuse éloquence en faveur de ses anciens compagnons de misère.

Les *Martyrs Ridicules* furent à peine remarqués. La recommandation de Baudelaire n'était pas de celles dont on avait cure alors. Pourtant Jules Janin fit un article dans *Les Débats.*

Cladel avait écrit son livre sous le coup de ses premières influences littéraires. Il n'était pas encore lui-même.

En ces premières années (1861), il écrivit aussi sous l'influence de Poë et de Baudelaire — *Le Deuxième Mystère de l'Incarnation* — qui parut seulement en 1883, avec une préface de Paul

Bourget. Ce livre intéressant à plus d'un titre (les dix chapitres de XIX à XXIX, où se trouve racontée la retraite de Russie sont superbement poignants) — ce livre qui respire les voluptés factices, le sentiment de l'exception psychologique, l'amour des sciences occultes et la passion de l'étrangeté est resté à peu près unique dans l'œuvre de Cladel.

Paul Bourget a expliqué la transformation qui s'opéra alors dans l'âme de Cladel.

« C'est à ce moment qu'un voyage au pays natal, au cœur de ce Quercy dont il allait devenir l'aëde, l'éclaira soudain sur lui-même. Ce fut immédiat et définitif comme une évidence. Il découvrit d'un regard sa propre personne, comme un amoureux qui se réveille, découvre en ouvrant les yeux que son cœur est pris et que c'est pour toujours. Il vit la terre de ses aïeux, les gorges sauvages, l'ondoiement des feuilles des antiques chênes, l'inépuisable abîme du ciel d'où ruissellent les fécondations du soleil et des pluies, les fermes éparses, les gens et les bêtes le long des chemins et il s'écria « *Mes paysans !* » Comme l'Enée de Virgile dut s'écrier « *Mon Italie !* » lorsque la ligne basse de la côte se dessina sur l'horizon... L'élève de Baudelaire se retrouvait le fils des ouvriers du sol ».

Et à son retour, il publiait le *Bouscassié* dédié à son père et à sa mère.

Le *Deuxième Mystère de l'Incarnation* est l'histoire d'un numismate amoureux, également épris d'une femme et de monnaies rares. Lorsqu'il meurt, son autopsie révèle sur son cœur en forme de fœtus — l'enfant qu'il souhaitait de la femme adorée ! — l'image gravée d'une monnaie longtemps désirée.

Ce livre renferme une des poésies de Léon Cladel. Il n'a pas été publié de son vivant de recueil de ses poésies, mais M. Ch. Henry Lapauze avait entrepris, croyons-nous, cette publication et nous aurons bientôt ce livre intéressant à plus d'un titre. On en jugera par ce sonnet qui termine le *Deuxième Mystère de l'Incarnation.*

Recouverte de chaume, assise entre deux eaux ;
Adossée à des champs de maïs blanc et d'orge
Où chante l'alouette avec le rouge-gorge,
La cabane enfonçait son front sous les roseaux,

On s'aime beaucoup mieux où s'aiment les oiseaux,
Sous les feux du soleil ardent comme une forge,
Dans les prés, sous les bois, au pertuis d'une gorge
Où la brise répand l'âcre senteur des aulx.

Caressés par les mains innombrables des arbres,
Souvent nous entrions au beau milieu des blés
Elle et moi sans troubler les ramiers assemblés ;

Sur nous régnaient les cieux fermes comme des marbres
Et je baisais sa bouche écarlate et ses yeux
Où se réfléchissaient les grands blés et les cieux.

De la publication des *Martyrs ridicules* à celle du *Bouscassié* il s'écoula près de cinq ans. Pendant ce temps Cladel devenu journaliste, batailla contre l'Empire dans le *Nain Jaune* sous le pseudonyme de Pierre Patient (1).

C'est en 1869 que parut le second volume de Cladel, ce tendre et doux roman de *Bouscassié*.

C'est le premier livre de Cladel qu'il m'a été donné de lire — il y a de cela dix ans. Et je me souviens qu'il m'a arraché des larmes, un soir dans mon étroite chambrette de petit employé à la Chapelle, et que dès lors naquit mon respectueux amour pour le cher et regretté Maître.

Vous souvient-il de ces pages si touchantes qui terminent l'idylle du rude et naïf bûcheron Guillaume de la Crête des Chênes et de Janille sa mie tant chérie. Alors que Guillaume navré au songer du prochain départ pour l'armée — quitter le pays, quitter sa mignonne ! ah ! c'est là un sort bien triste ! — s'en vient se réfugier sous les arbres, se blottir au sein de sa mère la Forêt — ah ! dites s'il existe en notre littérature quelque chose de plus vraiment beau, de plus vraiment humain !

En 1869, le *Constitutionnel* publiait la *Fête votive de saint Bartholomée porte glaive*. Dans un article paru le 5 novembre de cette même année dans l'*Univers*, Louis Veuillot attaqua la philosophie de l'œuvre — tout en rendant hommage au rare mérite de l'écrivain.

« On ne peut nier disait-il que cela est vu d'œil d'observateur et fait comme disait La Bruyère « de main d'ouvrier », après avoir cité un passage à propos duquel il avouait que M. Duruy a décoré beaucoup de gens de lettres qui n'écriront jamais une pareille page.

Mais Veuillot accusait Cladel d'avoir tracé un portrait inexact du paysan, et partait de là pour anathématiser tous les libres-penseurs.

A cela Cladel devait riposter vaillamment par les lignes que voici :

« Haine à l'oppresseur ! Amour à l'opprimé ! » Tel est le cri qui sort aujourd'hui de toutes les poitrines ; il est inscrit au frontispice de tous les livres nouveaux et la presse le répand chaque jour aux quatre coins du monde. Egalité ! Liberté ! Fraternité ! Voilà la clameur universelle : elle ébranle l'un et l'autre continent. Ici, là, partout, un même vœu d'affranchissement se formule, un même espoir de délivrance apparaît, un même amour de

(1) *Pierre Patient* est le titre d'un roman politique de Cladel paru dans l'*Europe* de Francfort

l'humanité dolente gonfle toutes les âmes et pousse tous les corps : orateurs, écrivains, philosophes, artistes, ceux qui pensent, travaillet et savent ; tous les hommes libres se ruent ensemble à la même conquête ; ô spectacle sublime ! tous les cœurs battent à l'unisson, toutes les bouches profèrent le même cri, toutes les mains signent le même placet : « Abolition de la misère ! Extinction de l'ignorance ! » Et c'est en ce moment, il est par vous bien choisi ! que vous vous écriez, on ne peut dire à votre insu : « La libre-pensée exècre l'espèce humaine ». A qui donc vous adressez-vous ainsi ? Dans quels cœurs votre voix espère-t-elle trouver un écho ? Quoi ! c'est à ceux-là qui la glorifient, autant qu'il est en eux, cette espèce humaine, en la voulant debout et fière en face de toutes les tyrannies, soit celles de là-haut, soit celles d'ici-bas, c'est à ceux-là mêmes que vous reprochez de ne l'aimer point ! Est-ce donc l'aimer et la révérer, ô bons obscurantistes, que de la vouloir humiliée et passive, aujourd'hui sous la crosse d'un prêtre, demain sous le talon d'un soldat, et toujours sous la foudre dévorante d'un Dieu ? « Tremble sans cesse, vis et meurs à genoux ! Ainsi les vôtres parlent de l'humanité ; les nôtres lui tiennent un autre langage, ils lui répètent, eux : Sois libre et marche sans cesse à ton gré », qui de vous ou de nous la méprise ? Et qui l'aime davantage et mieux, de vous ou de nous ? Si les petits et les pauvres, comme vous dites en parlant du peuple, savaient et pouvaient répondre !... on en entendrait de belles, en vérité, s'ils pouvaient être montés en chaire, comme s'exprime dans son *Contre Un* à l'égard des « bestes brutes » l'honnête et docte Etienne de la Boëtie. Hélas ! ils sont muets, et, tels quels ils vous plaisent, avouez-le ! »

Non, certes, Cladel ne les flattait pas ces terriens, dont il disait à voir leur cupidité, leur apreté, leur étroitesse d'esprit « qu'ils feraient haïr les superbes régions qu'ils habitent si devant la magnificence des choses on n'oubliait point la laideur des individus. »

Non ! — mais s'il les dépeignait tels quels — il souhaitait ardemment les amener à la compréhension des saines et généreuses choses — il avait confiance en leurs vertus latentes !

Aux rustres gauches, mal dégrossis, trop près de l'état de nature et de servitude, il opposait le prolétaire des villes mieux apte déjà à comprendre la Justice, il opposait surtout le vétéran des grandes guerres, le survivant des épopées de la Révolution qui avait vu et compris le pourquoi des choses.

Au mage, au sorcier Escarollis, en qui les rustiques du Quercy avaient foi, il opposait la faconde héroïque d'Andoche Kardaillac, le vétéran ; comme dans la *Fête votive*, il devait encore opposer.

Farandol, le tambourineur, à Margoulyne, l'hypocrite sacristain joueur d'amboise...

On pourrait s'étonner que des œuvres comme la *Fête votive*, si crânement combattante ! aient paru dans un journal aussi notoirement monarchique que le *Constitutionnel*, si l'on ne savait chez les nôtres combien certains républicains bourgeois étaient et sont encore éloignés du véritable esprit démocratique.

Cladel, loin de trouver un appui chez ces gens à faux visage, y rencontra la plus indéniable hostilité — et cela jusqu'à la fin de sa vaillante vie. L'honnêteté impeccable de Cladel n'était-elle pas un vivant reproche pour tous ces menteurs, ces spéculateurs et ces traitres !

Sous l'Empire, Cladel écrivit encore l'*Ancien* un drame en vers, et la plus grande partie des nouvelles qui composent le volume des *Va-nu-pieds*.

L'*Ancien* ne fut joué que quelque vingt ans plus tard au Théâtre Libre, chez Antoine, en même temps que la *Madeleine Férat* de Zola.

L'*Ancien* est comme le *Bouscassié* une protestation contre l'état militaire.

Entre autres nouvelles des *Va-nu-pieds*, parues sous l'Empire, il faut citer *Montauban tu ne le sauras pas*, *Mon ami le Sergent de Ville*, et ce chef d'œuvre les *Aurientys*.

Mon excellent collaborateur à la *France Moderne*, J.-P. Malan a fort clairement résumé les *Aurientys* et il me pardonnera de lui faire en passant l'emprunt que voici :

« Nous sommes toujours chez des paysans. C'est une simple rencontre de trois frères, dont l'un est soldat, l'autre prêtre, avec leur aîné qui est resté paysan, dans la ferme natale. Un souffle anime le dialogue qui surgit pendant le repas, dans la grande cuisine de la *borde*, au fond de laquelle se dresse, encapelé de serge, le lit vénérable à quenouilles et à baldaquin, où naquirent et moururent les aïeux. Ce dialogue est simplement homérique. En quelques pages il résume la vie de ces trois êtres, le paysan, le prêtre et le soldat, synthèse de tant d'existences semblables. Il faut entendre ce prêtre naïf et bon, qui est resté de cœur et de sens avec la Terre, raconter les souffrances subies depuis le séminaire, — et pendant : la volonté pliée, le cœur meurtri, la chair domptée. Et le soldat ? Le soldat à qui l'on a appris le maniement d'un fusil et d'un sabre et que l'on envoie avec ces armes contre ses frères du peuple, des paysans, des ouvriers comme lui, issus des mêmes forces et vivant d'un sang identique.

— Que tes fils ne soient pas soldats ! s'écrie le guerrier en versant des larmes amères.

— Que tes fils ne soient pas prêtres !... gémit le desservant en prenant le Ciel à témoin des douleurs vaillamment et simplement supportées.

— Mes fils, comme moi, seront paysans !... répond l'aîné comprenant les cris du cœur vrai ; ils laboureront le champ des aïeux, faucheront les prés qu'ils semèrent, boiront le vin de la vigne qu'ils ont plantée. Ils seront paysans : forts, honnêtes et bons !...

Tout Cladel est là dans cette phrase, déclaration de foi d'un plébéien de la terre.

Le livre des *Va-nu-pieds* ne parut qu'en 1873, et souleva une explosion de colères dans la presse réactionnaire — et par là il ne faut pas, encore un coup, entendre seulement les journaux dévoués à la monarchie ! Ah ! mais aussi c'est qu'ils parlaient haut et ferme, le fier langage de la révolte tous ces pacants, ces paours, ces vilains, ces manants qui se remuaient en ces vaillantes pages — Nazi, Quoël, Eral, la Citoyenne Isidore et les autres.

Le gouvernement d'alors interdit le colportage des *Va-nu-pieds*. Il n'osa pas poursuivre.

Mais trois ans plus tard, Dufaure, étant ministre fit condamner Cladel à un mois de prison pour une nouvelle publiée par l'*Evènement* : « une Maudite ».

Cette nouvelle a été reproduite dans les *Petits Cahiers* (édit. Monnier, 1885) avec cette épigraphe.

> Ah ! c'est le cri de la nature.
> Il faut du pain ! Il faut du pain.

Ce court mais éloquent chef-d'œuvre fut écrit en faveur de l'amnistie, alors réclamée pour les Exilés de la Commune.

Dufaure, en hypocrite chattemiteux qu'il était tenta de déshonorer Cladel en le faisant poursuivre pour outrages aux mœurs. Il eut le cynisme d'avouer à nous ne savons plus quel homme politique — qu'en poursuivant pour le véritable motif il craignait quelque manifestation du suffrage universel en faveur de Cladel comme il s'en était déjà produit pour d'autres. « Je ne veux pas en faire un conseiller municipal ! »

S'il avait été capable, ce tartufe, de comprendre l'honnêteté d'un Cladel, il n'aurait peut-être pas eu cette crainte.

Cladel fit son temps à Sainte-Pélagie.

Notre regretté maître n'avait pas été mêlé au mouvement Communaliste de 1871, mais toutes ses sympathies étaient acquises aux vaillants qui sauvèrent alors la République — tous ses écrits depuis lors en font foi. Il n'échappa cependant que par miracle aux fusillades sommaires. Il nous a conté, qu'il ne dut la vie qu'a l'heureuse chance d'avoir sur lui (au moment de son arrestation

par les soldats de Versailles) une carte d'employé à la Ville signée Jules Ferry — ce fut le talisman sauveur.

Cladel a été un de ceux qui ont le plus contribué à la réhabilitation de la Commune de Paris.

Et il nous souvient à ce propos d'un fait qui témoigne de ses sentiments d'une manière bien précise.

Certain membre de la Commune qui depuis est devenu un romancier à succès — et que je ne veux pas nommer autrement — avait été accueilli à Sèvres comme Cladel savait si bien accueillir. C'était au retour de la Calédonie. A table on évoqua naturellement la lutte, la répression, l'exil, et Cladel enthousiaste exalta les fédérés. Avec un sourire narquois, l'ancien membre de la Commune osa railler les sympathies que Cladel exprimait avec sa fougueuse franchise.

Cladel l'arrêta net et plein d'indignation et de mépris montra la porte de son logis au renégat qui comprit et s'en alla.

Et si je tais le nom de ce misérable, ce n'est point par peur d'un démenti mais que je juge — comme d'autres pourraient le juger si je le nommais ! — qu'il est justement méprisable pour son manque de caractère et pour son mercantilisme artistique.

En 1876, Cladel publia *Celui de la Croix-aux-bœufs ;* une autre étude de ruraux, — le récit d'une haine atroce entre terriens — puis *Ompdrailles le tombeau des lutteurs* dont il avait tiré depuis un drame qui devait être joué à la Porte Saint-Martin par Sarah Bernhardt. Peu après, Cladel donna *Crête-Rouge*, un roman qui évoque le siège de Paris et la Commune.

Titi Foyssac IV dit la *République et la Chrétienté*, (paru d'abord sous le titre Bons Hommes avec *Dux* une nouvelle qui met en scène Baudelaire de façon très apparente), est de 1878.

Ce livre est écrit en faveur du mariage civil et de l'enterrement civil. Comment Titi Foyssac, chrétien mais républicain, lecteur à la fois de l'*Univers* et du *Rappel* en arrive à rompre avec l'église catholique — la faute en est aux prêtres — c'est ce que Cladel expose avec une merveilleuse et saisissante logique. Il est toujours à lire ce lumineux et clair exposé des menées jésuitiques.

N'a qu'un œil suivit *Titi Foyssac. N'a qu'un œil* c'est la justification de la Révolution, la glorification de la gigantesque épopée.

Puis vinrent *Urbains et Ruraux* où se trouve relaté entre autres le sublime héroïsme d'Yxglu, le canonnier d'Issy, — *Léon Cladel et sa kyrielle de chiens* où le maître exalte les mérites et les vertus de l'humanité à quatre pattes, ses bons amis les chiens Quasca, Sevère, Torrent et Montagne, César, Monsieur Touche, et encore d'autres livres, impeccables de forme, autant que de con-

ception généreuse : *Héros et Pantins*, *Quelques Sires*, et *Kerkadec*, que Clovis Hugues a eu l'honneur de préfacer.

Clovis Hugues s'exprimait ainsi, au début de son discours au lecteur, en parlant de l'auteur.

« Sous la phrase magistrale, impeccable, orgueilleusement élargie dans l'harmonie sévère des lignes, j'avais surpris un tressaillement sourd, terrible, qui me rappelait nos latentes indignations socialistes et il m'avait semblé que je découvrais un paquet de cartouches sous un bloc de marbre ciselé par Phidias. »

C'est là une des plus heureuses définitions de Cladel et de son œuvre.

Elle est d'ailleurs encore fort intéressante cette préface pour plusieurs raisons. Clovis Hugues a conté les petites infamies dont Cladel avait déjà été la victime — les refus d'insertion dans les journaux prétendus républicains, ou en cas d'acceptation les demandes de correction à apporter à certains passages jugés trop révolutionnaires — et que Cladel s'empressait au reste de refuser sans ambages.

Entre parenthèses, il est nécessaire de constater que les mêmes procédés subsistèrent à l'égard de Cladel jusqu'à sa mort. Sans remonter plus haut, le directeur de l'*Echo de Paris* qui a cependant la prétention d'avoir fondé un journal *littéraire (!)* essaya plus d'une fois d'obtenir des concessions de Cladel, — mais il n'était pas l'homme des concessions, n'est-ce pas ? celui qui raillait avec tant de franchise le ruban rouge dont s'ornait fraîchement la boutonnière d'un judaïsant propriétaire de quotidiens !

Mais n'insistons pas sur les injustices, ni sur les hostilités sourdes qui s'étaient ourdies autour de Cladel.

Sans nous en inquiéter, a dit Xavier de Ricard, c'est à nous de réclamer celui qui fut *nôtre*. Il ne faut pas seulement admirer en lui le paysagiste incomparable, le visionnaire de luttes paysannes grandies jusqu'à la fresque épique, ni le puissant *animalier* qui, en quelques portraits et attitudes de bêtes, a presque égalé Barye. Il faut aimer aussi celui qui a été un des premiers, le *Verbe* de nos revendications.

Dans la préface de *Kerkadec*, Clovis Hugues constatait encore, et en cela il était bien d'accord avec Léon Cladel, qui fut un des fondateurs du *Club de l'Art social* comme on s'en souvient — que la littérature deviendrait fatalement socialiste :

« Elle l'est peut-être inconsciemment ; mais elle l'est, et c'est l'essentiel pour l'avenir ; les révolutionnaires sans le savoir sont souvent plus utiles que les doctrinaires barricadés derrière la suprématie des écoles. Ouvrez un roman n'importe lequel, assistez

à une pièce de théâtre n'importe laquelle, et pour peu que vous ayez d'aptitude à étudier le détail, à surprendre l'idée dans le fait, l'enchaînement philosophique à travers l'intrigue, vous serez étonné de la quantité de socialisme qui se dégage de ce roman et de cette pièce de théâtre !...

Dans *Kerkadec garde-barrière*, Cladel a reproduit de la plus précise et de la plus éloquente façon les souffrances des salariés des chemins de fer. « C'est l'impitoyable critique du monopole, la saisissante peinture du prolétariat écrasé sous les grandes compagnies ».

Cladel avait espéré l'entendre son *Kerkadec*, clamer en pleine scène ses véhémentes apostrophes. Il avait bien voulu m'autoriser à tirer un drame de son œuvre. Le drame est depuis deux ans accepté par le *Théâtre-Libre*, mais si jamais Antoine le joue, ma joie ne sera plus aussi complète qu'elle l'eut été sûrement au temps où Cladel vivait.

A *Kerkadec* succédèrent *Quelques Sires*, *Mi-Diable*, *Gueux de marque*, *Effigies d'Inconnus*, *Raca*, *Seize morceaux de littérature*. La place nous manque pour analyser ces livres comme il conviendrait. Au reste, il serait nécessaire pour étudier Cladel et son œuvre de ne pas se borner à un article comme celui-ci. Mais en ces notes brèves, qu'on nous permette de rappeler que *Seize morceaux de littérature* ont été illustrés par Eugène Rapp, le vaillant et doux garçon que Cladel considérait comme un des siens, — et qui s'en fût si tristement au moment où la vie semblait lui sourire, où la célébrité apparaissait.

Nous devons dire aussi quelques mots de *Mi-Diable* ; ce livre étant un des plus remarquables de l'œuvre de Cladel, il serait malséant de n'en citer que le titre.

Dans la *Revue Moderne* du 25 août 1888, mon camarade Adolphe Retté s'exprimait ainsi :

« L'histoire est éternelle : une vierge saine et passionnée s'éprend d'un mâle dont l'exception, parmi des brutes campagnardes, la séduit et l'affole, se donne à lui dès la première rencontre, vit dès lors toute à cet amant, peut-être diabolique, qui lui *fait peur ;* puis enceinte, délaissée, trompée, le tue avec sa rivale, et meurt.

« Rien de plus pour le fond, et c'est assez, car le maître, sur ce thème, a su broder d'incomparables variations. Il nous peint un milieu de nature sauvage et grandiose, il nous donne le frisson d'on ne sait quel ésotérisme infernal émanant de Yufko, le *Mi-Diable* ; il crée une action qui, tout en restant d'une vérité intense et douloureuse, nous ravit, parmi les fanfares sonnant le rappel d'âges héroïques, vers une humanité plus haute que notre mièvre contemporanéité. »

Cladel avait terminé avant de mourir un volume de biographies *Zigs* — où figure le si remarquable portrait de notre ami Benoît Malon, publié également naguère par la *Revue Moderne*. Il avait achevé aussi *Inri* un roman qui est encore une éclatante réhabilitation de la Commune — œuvre d'une telle audace que jusqu'ici les éditeurs ont reculé à le publier — et ses *Mémoires* avaient été annoncés sous le titre *Paris en travail...*

Nous aurons probablement occasion avant peu de reparler de ces livres.

***

Séverine, dans un article ému, un des rares articles sincères qui parurent lors de la mort de Cladel, écrivait ce qui suit, ce qui est la vérité même, et qui vaut d'être rappelé :

« Et, pourtant, que de peines, pour élever tous ces petits-là, ces cinq enfants : Judith la brune, Rachel la blonde, Eve, Esther et Marius, le fils, l'unique garçon, la folie du père... le Dauphin !

Cependant, quand un directeur disait à Cladel que, pour publier son roman, il lui demandait des concessions — un peu moins défendre les pauvres, un peu moins attaquer le riche — Cladel, sans répondre, reprenait son vieux chapeau, sa limousine de roulier, son gros bâton, son manuscrit et s'en retournait vers Sèvres, le dos un peu courbé sous le fardeau de sa déception, le pas un peu traînant, sous le poids de sa lassitude, mais portant beau le front où resplendissaient ses yeux extasiés.

Et quand il concluait :

— Rien !

— Tu as bien fait ! disait sa femme en l'embrassant.

Et les mioches, en chœur, sans savoir, tapant avec leurs couverts sur l'assiette où la portion devait être restreinte ce jour-là :

— Tu as bien fait, papa ! »

Oui, certes, tout respirait la bravoure, l'honnêteté en cette accueillante maison de Sèvres où Cladel a vécu les dernières années de sa vaillante vie.

A voir, à entendre Cladel et les siens on se sentait le cœur regaillardi. Qu'ils ont été nombreux les jeunes hommes qui ont trouvé là le réconfort et le courage !

Au milieu des rires des chers enfants : — c'était, dans la salle à manger ou dans le salon, des conversations graves et sérieuses par leur sujet mais point pédantes et fort enjouées en leur tournure. On ne débinait point les confrères, mais ce qui était mieux on s'occupait des moyens de devenir utiles et bons à l'Humanité. Sur la table il y avait toujours (comme sûrement autrefois dans la maison paternelle), un verre, quelques gâteaux pour le visiteur.

Il fleurait bon là la confiance, la générosité ! Quelle hospitalité cordiale ! Oh ! chère maison où nous avons tous trouvé la parole amie, la main fraternelle.

Chaque dimanche, c'était un défilé ininterrompu d'amis, Rosny, Margueritte, Morel, Darzens, Retté, Rodenbach, Camille Lemonnier, Georges Renard, Paul Arène, Rollinat, Benoît Malon, d'Echerac, Lapauze, E. Reclus, Delon, Hector France, Clovis Hugues, Maurice Guillemot, Poirson, Proteau, Veidaux, bien d'autres que j'oublie étaient des familiers de la chère maison. Rodin et Dalou y venaient également. Ils y étaient venus aussi ces deux chers morts, ces inoubliables amis, le viril poète des *Fauves*, Fernand Icres, le filleul littéraire de Cladel — et notre regretté Jean Lombard.

Aucun de nous n'oubliera ce temps, et tous nous nous associerons au pieux hommage que quelques-uns ont projeté de rendre à la vénérée mémoire du Maître.

On sait, en effet, que les jeunes Revues ont formé un comité pour recueillir par souscriptions les fonds destinés à élever un buste sur la tombe de Léon Cladel. La *Revue Socialiste*, le *Spartiate*, les *Ecrits pour l'Art*, le *Semeur*, la *Revue Moderne* et quelques autres périodiques auxquels Cladel avait accordé son appui et sa collaboration, ont fait un appel qui doit être entendu.

Rodin, qui comme Cladel le fût, est un fervent et sincère démocrate, en même temps qu'un personnel et admirable artiste, a accepté la mission de faire revivre les traits de celui dont nous nous souviendrons toujours.

Nous prions tous nos camarades, tous les lecteurs de la *Revue Socialiste* à s'associer à notre œuvre. C'est un devoir ; car celui qu'il s'agit d'honorer a doublement mérité de l'Humanité, puisqu'il a été à la fois un génial artiste, un intégre citoyen.

Cannes — Imp. Typo-Lithographique Figère et Guiglion, rue de la Gare, 3.

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

579210 410

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002546942b

CE PQ 2207
.C54Z57 1893
COO BERNIER, ROB LEON CLADEL,
ACC# 1221154